

Sophie Wahnich, Les émotions, la Révolution française et le présent

Anne de Mathan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11762>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 219-221

ISBN : 978-2-200-92633-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Anne de Mathan, « Sophie Wahnich, Les émotions, la Révolution française et le présent », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 361 | juillet-septembre 2010, mis en ligne le 22 mars 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11762>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Sophie Wahnich, Les émotions, la Révolution française et le présent

Anne de Mathan

RÉFÉRENCE

Sophie Wahnich, *Les émotions, la Révolution française et le présent*, Paris, Éditions du CNRS, 2009, 381 p., ISBN 978-2-271-06743-2, 25 €

- 1 Ce livre affiche d'emblée son militantisme. La couverture montre des jeunes gens, juchés sur *Le triomphe de la République* place de la Nation à Paris, avec une pancarte clamant « il faut changer de cap ». Sophie Wahnich annonce dans l'introduction, l'un des rares inédits de ce recueil d'articles publiés, une nouvelle histoire qui serait une « manière de prendre au sérieux les émotions qui habitent l'histoire, celle que l'on écrit et celle que l'on vit » (p. 12), une façon de « se saisir soi-même comme combinatoire singulière du monde, traversée du monde, corps parlant doué d'émotions au spectacle du monde » (p. 35). Rejetant un néopositivisme qui se contenterait d'établir des processus d'accréditation des faits, elle entend faire de l'histoire un savoir politique disponible, un « savoir sensible qui permet de savoir quelle place on occupe dans le monde et quels combats on prétend mener en faveur du bonheur, de la liberté, de la justice » (p. 28). Cette éthique du métier de l'historien, utile tel le philosophe du XVIII^e siècle, pourrait séduire, n'était la nécessité d'« accepter que les morts lui rendent visite, lui chuchotent des avis et des requêtes au moment des dangers et des impasses. [...] Rencontrer les fantômes ce serait comme rencontrer un souvenir qui au moment du péril indique une issue » (p. 12). Sans prétendre que la Révolution et son laboratoire d'expériences politiques offrent des solutions toutes faites à nos difficultés contemporaines, Sophie Wahnich considère que l'oubli des principes révolutionnaires explique les malheurs de nos sociétés. Le droit de résistance à l'oppression est ainsi la panacée qui aurait manqué aux grévistes en 1995. Cette « traversée sensible des vingt dernières années, à la lumière de la Révolution Française » pose en outre problème en raison de son rapport à la violence.

- 2 La Terreur, « innommable et faillite » (p. 106), est justifiée par le recours aux discours montagnards, déjà explorés dans *La Terreur et le terrorisme* (2002). Le raisonnement ne bénéficie pas des réflexions de Jean-Clément Martin sur la violence ou du colloque de Michel Biard : resurgit donc le lieu commun de la Terreur, décrétée à l'ordre du jour le 5 septembre, ce que ne disent pas les *Archives parlementaires*, pourtant principales sources utilisées. L'idée est psalmodiée que la Terreur privilégierait un sentiment d'humanité politique à celui d'une humanité naturelle. La notion d'intolérable, travaillée avec D. Fassin et P. Bourdelais, distingue une ligne de partage du sensible entre promoteurs de l'humanité politique pour qui la violence révolutionnaire est une nécessité produite par l'événement au corps défendant de ceux qui la pratiquent, et les défenseurs de l'humanité naturelle privilégiant « la belle journée de la vie ». La Terreur, « combat collectif, décidé et responsable, pour faire advenir une société fondée sur les droits de l'homme et du citoyen » (p. 254) est légitime, et la violence n'incombe pas à ses acteurs, mais à leurs ennemis qui les acculent à pareille nécessité. Sophie Wahnich reconnaît que « l'histoire de ces conflits d'intolérables de la période révolutionnaire ne fournit en vérité aucune réponse aux questions de notre humanité présente. Mais, à l'instar de ce que Nicole Loraux appelait de ces [sic] vœux, au moins, c'est lestés d'un savoir nouveau que nous pouvons faire retour au présent pour à notre tour affronter nos propres conflits d'intolérables » (p. 233). Elle ajoute, laconique : « Il nous faut inventer sans imiter. En ce point précis il ne faut pas négliger l'aporie récurrente. Aporie et mélancolie » (p. 246).
- 3 La méthode suscite des réserves quant au recours exclusif à l'analyse de discours, lesquels sont développés dans des considérations un peu tautologiques. Les choix de Robespierre y sont justifiés par les discours de Robespierre, sans que soit interrogé l'espace des stratégies possibles, dans des contextes politiques complexes, dangereux et mouvants, mais décrits par un schématisme réducteur, celui de la Révolution et de la contre-révolution, dans un univers où n'apparaissent qu'hommes sensibles et tenants de l'ordre ancien. Le raisonnement, toujours à décharge – c'est l'apanage de l'histoire sensible, délibérément politique – présente des faiblesses. L'auteur assure par exemple que le refus de la solution démocratique dans le procès du roi s'explique par une juste défiance envers le courage de tous à privilégier humanité politique par rapport à humanité naturelle, parce que dans ce contexte les émotions seraient « brouillées ». Mais par quoi ? Le débat politique ? « Le brouillage du sensible est », en effet, « le meilleur outil pour manipuler l'opinion, puisque le sensible est le meilleur outil pour savoir où se trouvent le juste et l'injuste [...] Si les individus sont bons, ils peuvent être égarés par leurs propres passions ou par les discours passionnés des autres, des "méchants" » (p. 72). Quelle différence faut-il faire entre passions et émotions ? Pourquoi les unes sont-elles recevables quand les autres doivent inspirer la défiance ? Les définitions manquent dans cet ouvrage où l'usage du concept d'émotion répond à la plasticité des nécessités démonstratives de l'auteur qui utilise inlassablement les mêmes exemples en guise de justification, tels les propos de Madame Jullien – qui n'est pas présentée – sur les massacres de septembre. Sur la notion de peuple, on apprendra (juste page 315) que « cette part d'ombre réside [...] dans l'incapacité des révolutionnaires à entendre que les sujets n'existent pas d'une manière continue, qu'ils soient collectifs ou individuels, que le peuple en insurrection du 10 août ne peut être qu'artificiellement identifié à la nation, au peuple avec un grand P. ». Les massacres de septembre apparaissent donc comme une vengeance légitime « du peuple », mais l'utilité de cette violence perpétrée surtout contre des prisonniers de droit commun sans rapport avec le 10 août, l'assassinat de Marat ou les difficultés aux frontières, n'est

jamais interrogée : « Venger les morts et punir les criminels, c'est ce que fait le peuple en septembre 1792 » (p. 246). Sophie Wahnich assure que « d'une manière extrême, la victoire populaire qu'avaient constituée les massacres de septembre, victoire ambivalente compte tenu du sang versé alors que le mouvement populaire souhaitait vaincre sans faire couler le sang, a été totalement recouverte. Non par le voile pudique qui devait faire silence sur l'événement tragique, mais par une réprobation aujourd'hui générale qui accuse par extension l'ensemble de la Révolution Française » (p. 274). Le terme de victoire est-il le plus idoine pour analyser les massacres de septembre ? Sophie Wahnich n'y voit que « le coût de la liberté pour un peuple souverain », et la nécessité de « maintenir la crainte de devoir répéter une fondation effectuée au prix fort » (p. 274). En histoire sensible, la question des moyens ne se pose donc pas, à moins de sombrer du côté obscur de l'historiographie.

- 4 La réflexion est plus convaincante sur la réaction thermidorienne et le Directoire. Au colloque de Michel Vovelle en 1995 sur l'an III, elle a montré comment les émotions populaires sont refoulées, de même que les responsabilités collectives, de telle sorte qu'il ne reste que des individus isolés, dépourvus du droit de résistance à l'oppression et soumis à la loi de la majorité. Le sens politique de la mort donnée disparaît et son évocation esthétisée procure une jouissance d'autant plus grande que cette destinée paraît cruellement absurde, favorisant ainsi la contre-révolution. On pourra éprouver quelque gêne à voir la liberté de la presse comme « le droit de tout dire dans un relativisme politique en lieu et place d'une éthique exigeante et parfois mortelle » (p. 104), alors que Bernard Gainot ou Antonino de Francesco ont montré qu'elle constitue l'un des points forts de la culture démocratique au-delà de la Terreur. Un bon article sur amnistie et lois mémorielles décortique finement les enjeux de ces deux procédures politiques de fabrique de l'histoire. Un article sur « la confusion des victimes, des héros et des bourreaux, un symptôme d'amoralité ? », livre de passionnantes considérations sur le paradigme victimaire dans la culture politique actuelle et sur son instrumentalisation à des fins politiques douteuses dans les musées de la Seconde Guerre mondiale en Lettonie et Estonie, ou sur la mise à plat qui relativise toutes les formes de violences et en dissout le sens politique dans le musée des terreur à Budapest. L'idée d'une structure feuilletée de la notion d'humanité est stimulante, construite par plis et replis, héritée des idéales du XVIII^e siècle, l'absurdité du sacrifice dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, et la conceptualisation du crime contre l'humanité après 1945. L'interrogation sur l'intervention au Kosovo montre bien comment transnationalisation et humanitaire ethnicisent la citoyenneté des Serbes, même si la critique de cet impérialisme suggère qu'il fallait laisser faire. Un anti-américanisme exacerbé amène Sophie Wahnich qui adopte une position ambiguë à l'égard du terrorisme islamique, à soutenir que le 11 septembre « permet à ceux qui n'ont jamais la parole de s'en emparer » et que « la violence exercée le 11 septembre par Al-Qaïda, on le sait, ne vise ni la liberté ni l'égalité » (p. 265).
- 5 Son livre comporte enfin des « bribes d'émotions », la scène 1 d'un livret d'opéra, *Allegorie, for ever, farandoles au champ de mars*, ou encore *Salons ovales*, un montage textuel avec des photos de Florence de Cormamond, qui ne relèvent pas du genre historique. Revendiquant compétences et « tours » littéraires, il n'évite pas toujours la facilité d'un obscur jargon, comme sur « le seuil comme conjonction disjonctive » (p. 14). La superbe de l'entreprise qui se veut un « ouvrage de littérature potentielle » (p. 28) est entachée de disgracieuses coquilles, trois en une ligne p. 217 par exemple. Le livre a ses défauts, donc :

broché pour l'essentiel de matériaux anciens, marqué par des positions politiques que l'on peut discuter, il présente cependant l'intérêt de montrer la cohérence du parcours intellectuel d'une historienne de la Révolution française au tournant du XXI^e siècle.